

LE CACHEMIRE.

Ne juger que sur l'habit, c'est une erreur qui souvent nous empêche de rendre aux êtres les plus respectables les égards qu'ils méritent, et nous fait quelquefois accorder des hommages à ceux qui en sont les moins dignes. C'est d'après cette vérité que Sédaine, qui savait si bien prendre la nature sur le fait, composa son *Épître à mon Habit*, chef-d'œuvre de morale et de naturel.

M. de Forlis, chef de division au ministère de la guerre, était aussi recommandable par les services qu'il avait rendus à l'Etat, que cher au public à qui il ne cessait de donner des marques d'obligeance et de bonté. C'était surtout en temps de guerre que cet homme respectable exerçait les rares qualités de son

âme aimante et sensible. A peine se réveillait-il le matin, que son appartement se remplissait des parens et des amis de tous les braves dont chacun venait demander des nouvelles après un grand combat. Là, une épouse éplorée accourait s'informer si son mari vivait encore; ici, une mère pâle et tremblante s'avancait pour savoir si son fils, l'unique espoir de sa vieillesse, avait été victime de son courage; plus loin, deux jeunes sœurs, timides comme deux colombes, se mêlaient dans la foule, et faisaient, en tremblant, plusieurs questions sur un frère bien-aimé qui s'était trouvé à telle affaire, où il avait fait des prodiges de valeur: enfin, jusqu'au moment où M. de Forlis sortait de chez lui, dans l'escalier et jusqu'à la porte de son hôtel, un nombre infini de personnes de tout sexe et de tout âge, l'interrogeaient, le consultaient comme un père; toujours on en recevait les réponses les plus consolantes, ou les plus flatteuses. Si celui de qui l'on venait s'informer existait encore, M. de Forlis partageait la joie des personnes qui s'intéres-

saient



saient à son sort ; si la mort l'avait moissonné au champ d'honneur, M. de Forlis ne répondait que par un soupir douloureux, et s'empressait alors d'offrir ses consolations à ceux que son silence avait affligés.

Souvent il arrivait que, dans l'absence de M. de Forlis, plusieurs individus étaient attirés chez lui par le même motif. Palmire, sa fille unique, les recevait alors, et leur répétait tout ce qu'elle avait appris de son père ; elle prenait le plus grand plaisir à s'acquitter de cet emploi ; mais chacun remarquait avec peine que l'accueil qu'elle faisait, variait selon la mise des personnes qui se présentaient chez elle. Celui qui n'était que simplement vêtu, était traité par la jeune demoiselle avec indifférence ; celui qui n'était couvert que de vêtemens grossiers avait à peine la permission d'entrer, et ne recevait que des réponses vagues, presque toujours accompagnées d'un ton de mépris ; mais lorsqu'un paraissait-il vêtu richement ou avec élégance ; une femme surtout se présentait-elle couverte d'un cachemire ou de quelques diamans,

diamans, c'était une prévenance, une politesse et les égards les plus caressans ; Palmire offrait elle-même un fauteuil, faisait asseoir auprès d'elle sur le sofa, et donnait alors tous les renseignemens qu'elle détaillait avec la plus gracieuse obligeance.

M. de Forlis, qui souvent s'était aperçu de ce ridicule, résolut de faire subir à sa fille quelques épreuves qui pussent la corriger.

Un jour que Palmire recevait beaucoup de monde, dans l'absence de son père, un pauvre vieillard, couvert de cheveux blancs, et médiocrement vêtu, se présente à la porte du salon, malgré plusieurs domestiques qui lui défendaient d'approcher. Il s'avance les yeux baissés, et n'osant proférer une parole. « Pourquoi donc laisser entrer ici? », dit brusquement la jeune demoiselle. Puis se tournant avec dédain vers le vieillard timide, elle lui dit en s'asseyant, et même sans le regarder: « Que voulez-vous, mon ami, dépêchez-vous, car je suis très-pressée.... Eh bien! parlez donc; que désirez-vous? —

Hélas



Hélas! ma belle demoiselle, répondit l'inconnu en recoquillant son chapeau, et se tenant toujours près de la porte, je venais savoir si l'on avait des nouvelles du brave maréchal qui commande en ce moment nos armées en Pologne, et qui, dit-on, a été blessé dans le dernier combat. — Il va mieux, tout-à-fait mieux, reprit négligemment Palmire. Est-ce que vous appartenez au maréchal? ajouta-t-elle en toisant le vieillard de la tête aux pieds. — Oui, ma belle demoiselle, j'ai le bonheur de lui appartenir. — Vous êtes son portier, peut-être? — Non, Mademoiselle. — Un vieux laquais réformé? — M. le maréchal n'a jamais réformé personne. — Ah! je devine; vous êtes un de ces pauvres gens dont on m'a dit qu'il se plaisait à secourir en secret l'indigence? Il est vrai que M. le maréchal est l'espoir et la consolation de ma vieillesse, reprit l'inconnu, souriant malgré lui, et regardant à son tour la questionneuse indiscrete. «Comment! reprit Palmire avec un peu moins de hauteur, seriez-vous donc de la famille de M. le maréchal? —

réchal? — Je vous ai déjà dit que j'avais le bonheur de lui appartenir. — Mais de loin, sans doute? — On ne peut être plus proche, je vous assure. — Quoi! Monsieur, vous seriez.... — Son père, ma belle demoiselle...., Ces mots firent sur Palmire l'effet de la foudre. «Qu'entends-je! ce serait M. le comte d'Argenteuil que j'aurais l'honneur de recevoir?.... reprit-elle en balbutiant: asseyez-vous, je vous supplie, et daignez excuser ma méprise.... Mais qui croirait que, sous cet humble vêtement, avec ce ton si modeste?.... — La modestie sied à tout âge, Mademoiselle, à tous les rangs. Je suis si las d'être honoré pour le riche habit que je porte le plus souvent, que je m'amuse quelquefois à éprouver ce que vaut un grand seigneur, quand il est dépouillé de toutes ses marques distinctives. J'étais bien sûr qu'en me présentant ainsi devant mademoiselle de Forlis, je n'aurais qu'à me louer de son accueil.... Mais je m'aperçois que je vous gêne.... — Du tout, M. le comte, je vous assure. — Pardonnez-moi: on lit, sur  
votre



votre aimable figure, un embarras, une souffrance . . . . D'ailleurs, vous êtes très-pressée, m'avez-vous dit. Je ne voulais qu'être rassuré sur le sort de mon fils, et je me retire bien convaincu que monsieur votre père ne pouvait mieux choisir que vous, Mademoiselle, pour être son interprète envers les heureux qu'il fait chaque jour, ou les malheureux qu'il console.,,

En achevant ces mots, qu'il accompagna d'un sourire un peu malin, le vieux comte d'Argenteuil sortit, et laissa la jeune personne dans une confusion d'autant plus grande, qu'elle craignait que cette scène étrange ne parvint aux oreilles de son père, qui la lui pardonnerait difficilement.

Déjà elle faisait de sérieuses réflexions sur la funeste habitude qu'elle avait de ne juger que sur les dehors; déjà même elle se promettait de ne plus s'exposer à de semblables aventures qui causaient tant de regrets et d'humiliations, lorsqu'un domestique ouvrant les deux battans de la porte du salon, introduisit

introduisit une dame jeune et assez belle, dont la démarche et l'aisance annonçaient une femme de haute distinction. Un négligé riche et galant laissait apercevoir la plus jolie taille; un chapeau amarante, orné d'un beau voile d'Angleterre, couvrait de longs cheveux bruns qui s'échappaient par flocons; et un cachemire noir d'un très-grand prix, était jeté négligemment sur les plus belles épaules....

«Un cachemire aussi riche, se dit tout bas Palmire, annonce une femme comme il faut; peut-être une dame de la cour.... — M. de Forlis serait déjà sorti? dit en entrant la belle inconnue; c'est cruel, on ne peut pas plus cruel. C'était bien la peine de crever mes chevaux! Madame daignerait-elle prendre la peine de s'asseoir? lui dit Palmire, en la conduisant au sofa; peut-être pourrai-je, en l'absence de mon père, lui donner les renseignemens qu'elle désire. — Je brûle d'impatience d'avoir des nouvelles de notre cher maréchal qui commande en Pologne. Sa blessure est-elle dangereuse? Est-ce au bras gauche? est-ce au bras droit? Sa guérison sera,



sera-t-elle longue? Le reverrons-nous bientôt? — Sans pouvoir satisfaire en tout la juste inquiétude de madame, reprit Palmire du ton le plus respectueux, je puis lui donner l'assurance que les jours de M. le maréchal ne sont plus en danger. — Vous me ravissez, ma belle demoiselle, vous m'enchantez. Ce brave maréchal! il s'est acquis tant de gloire! il m'est devenu si cher! — Madame, je le vois, tient à M. le maréchal par les liens . . . . — Les plus sacrés, mon bel ange. — Serait-ce donc à madame la maréchale elle-même que j'aurais l'honneur de parler? reprit Palmire, en approchant un tabouret sous les pieds de l'inconnue. — Non, ma toute belle, non, je ne suis point l'épouse du maréchal, je lui appartiens seulement par l'amitié qui, dès l'enfance, m'unit à son épouse. Nous habitons le même hôtel, nous nous rencontrons à chaque instant du jour, et vous sentez que lorsqu'on a contracté l'habitude de se voir, de vivre ensemble . . . . M. de Forlis n'a-t-il que vous d'enfant? — Oui, Madame. — Vous devez lui être bien chère,

chère, ajouta-t-elle, en passant familièrement sa main sous le menton de Palmire; on n'a pas, en honneur, plus de grâce et d'affabilité. — Qui pourrait, Madame, manquer aux égards qu'on doit à des personnes telles que vous? — J'en féliciterai M. votre père la première fois que je le verrai. Il vient souvent à l'hôtel du maréchal, il faut l'accompagner, mon bel ange; je veux vous présenter au vieux comte d'Argenteuil. — Il sort d'ici dans l'instant, Madame; il brûlait, comme vous, d'avoir des nouvelles de son fils, M. le maréchal. — Et sans doute vous l'avez satisfait avec cette obligeance qui vous rend encore plus jolie. Je suis sûre qu'il sera sorti enchanté de vous avoir connue...», Palmire rougissait de nouveau et ne savait que répondre. «Mais j'oublie, continua la dame, que la baronne d'Armentière, mon amie, m'attend à Bagatelle, où je lui donnai rendez-vous hier, chez l'ambassadeur de Russie. Je vous quitte, mon bel ange, continuez à faire à tout le monde un accueil aussi gracieux que celui que je reçois, et

vous



vous aurez pour amis tous ceux qui se présenteront chez vous.... Mais restez donc; je ne veux pas du tout qu'on me reconduise. — Madame, je connais trop ce qui vous est dû. — Ah! ça, vous accompagnerez M. votre père à l'hôtel, n'est-ce pas? Nous vous ferons entendre d'excellente musique: nous vous conduirons en calèche au bois de Boulogne, dans notre loge à l'Opéra: enfin, nous tâcherons de vous amuser. Je vais, dès aujourd'hui, vous annoncer à mon amie, la maréchale, et lui dire tout le bien que je pense de vous.... mais n'allez donc pas plus loin, je l'exige. — Souffrez, Madame, que je vous accompagne jusqu'à votre voiture. — Je n'ai pas la force de m'y opposer, puisque cela me procure le plaisir de vous voir plus long-temps... Au revoir, Mademoiselle. Vraiment, on ne fait pas mieux les honneurs de chez soi, on ne connaît pas mieux les usages, les convenances: d'honneur, on n'est pas plus intéressante.,,

En achevant ces mots, l'inconnue monte dans une voiture portant en effet les armoi-

ries du maréchal, et disparaît aux yeux de Palmire qui rentre chez elle ivre de joie, et se promettant bien de répondre à l'honorable invitation qu'on venait de lui faire. «Comme ces dames de qualité, se disait-elle, sont aimables et caressantes! Il n'y a qu'elles pour avoir ce tact des convenances, ces familiarités encourageantes: il n'est que d'aller à la cour... Toute autre qui, comme celle-ci, m'eût passé la main sous le menton, m'eût blessée, révoltée: eh bien! de la part d'une femme comme il faut, c'est une faveur, une prédilection dont on ne peut s'empêcher d'être fière...», Comme elle s'enorgueillissait ainsi de la visite et de la familiarité de la belle inconnue, et que d'avance elle se félicitait d'aller au bois de Boulogne, en calèche, et à l'Opéra, dans la loge du maréchal, M. de Forlis rentra pour dîner, à son heure accoutumée. Palmire lui rendit un compte très-détaillé de ce qui s'était passé dans son absence; mais elle se donna bien de garde de lui faire connaître l'accueil qu'elle avait fait d'abord au vieux comte d'Argenteuil.



teuil. M. de Forlis parla de ce dernier avec tout l'élan du respect et de l'admiration. « Je ne connais point dans Paris, disait-il, de seigneur qui lui soit comparable, pour les charmes de l'esprit et les qualités du cœur. Tous les matins, sous des vêtemens obscurs, il va parcourir les greniers de l'indigence, où il répand toutes ses économies; et le soir il fait les délices des cercles les plus nombreux et les mieux composés; il est peu d'hommes plus instruits et plus aimables. Depuis quarante ans il m'honore de son amitié; c'est à son crédit puissant, à son zèle infatigable, que je dois la place honorable que j'occupe, et le bonheur dont je jouis. »

Chaque mot de cet éloge augmentait l'embarras et la souffrance de Palmiré qui, depuis cette époque, s'imaginant voir un homme de qualité dans chaque individu qui se présentait chez son père, faisait indistinctement à tous l'accueil le plus affable. Peu de jours après elle reçut du comte d'Argenteuil une invitation à dîner avec M. de Forlis. D'abord elle frémit, et craignant qu'il ne fût question de

de la manière dont elle avait accueilli cet honorable vieillard, elle prétexta son défaut d'usage dans le grand monde, pria son père de la dispenser de l'accompagner. «Vous ne pouvez vous empêcher, ma fille, de répondre à l'honneur que vous fait le comte.... Vous lui devez peut-être plus que vous ne pensez;.... et vous m'affligeriez sincèrement, si vous ne vous empressiez pas de vous rendre à son invitation.

Ces paroles furent un ordre pour Palmire. Elle fit ce jour-là une toilette très-recherchée, s'arma de courage, espérant que cet aimable vieillard aurait la générosité de taire ce qui s'était passé entr'eux. Elle se rendit donc à l'hôtel avec son père, dans l'unique espoir de jouir de tous les plaisirs que lui avait promis la belle inconnue.

En entrant dans le salon, elle trouva le vieux comte d'Argenteuil sous les mêmes habits qu'il avait lorsqu'il s'était présenté chez M. de Forlis. Il s'avança vers la jeune personne toute interdite, et la rassura bientôt,

en



en lui disant avec le plus aimable sourire : « Excusez-moi, Mademoiselle, si je vous reçois dans mon négligé du matin; mais j'ai pensé que le vieux père d'un maréchal d'Empire qui s'est couvert de gloire, n'avait pas besoin d'ornement à vos yeux. »

Un instant après entra sa bru, la maréchale, à qui le comte présenta M. de Forlis, comme son digne et ancien ami, et sa fille, qu'il recommanda aux bontés de cette dame, l'une des plus distinguées à la cour par ses talens et sa beauté. La conversation s'engagea. Palmire portant sans cesse ses regards de tous côtés, s'étonnait de ne point voir paraître la belle inconnue qui s'était présentée chez elle, et à qui elle avait fait l'accueil le plus respectueux; enfin l'on vint annoncer qu'on était servi, et l'on se mit à table. Palmire attendant toujours et cherchant des yeux, ne put s'empêcher de dire à la maréchale : « Sans doute madame votre amie est absente? ou bien serait-elle incommodée? — De quelle amie parlez-vous, Mademoiselle? — De celle,

celle, Madame, qui vous est unie dès l'enfance, et qui me promet, l'autre jour, que j'aurais l'honneur de la rencontrer ici. — C'est qu'elle est encore dans son appartement, dit le comte d'Argenteuil, en souriant et faisant un signe d'intelligence à sa bru. Elle a l'habitude de ne jamais faire sa toilette qu'après celle de la maréchale, et le plus souvent elle ne paraît qu'au dessert.... Palmire ne pouvait comprendre cette énigme. La maréchale, malgré les signes que lui faisait son père, ne la comprenait pas mieux que la jeune personne; mais tout fut expliqué, lorsqu'au moment de servir le café, une femme de chambre parut, la cafetière à la main, et dans les mêmes habits sous lesquels elle s'était présentée chez M. de Forlis. La confusion de Palmire fut au comble: le comte d'Argenteuil lui fit alors l'aveu que c'était lui qui, d'accord avec son ancien ami, avait entrepris de la corriger d'un ridicule qui nuisait aux qualités aimables qu'on remarquait en elle. La maréchale, qui comprit alors que sa femme de chambre avait pris ses vêtemens

et



et sa voiture pour jouer le rôle dont on l'avait chargée, se mit à rire aux éclats. La svelte et jolie soubrette demanda à la jeune demoiselle mille et mille pardons d'avoir aussi fortement abusé de sa confiance et de ses égards, en jouant la femme de cour, à l'aide de quelques diamans et d'un des plus beaux cachemires de sa maîtresse. M. de Forlis remercia vivement le comte d'avoir, sous les habits et le ton modeste d'un pauvre homme, donné à sa fille la leçon qu'elle avait méritée. Quant à Palmire, honteuse d'avoir été le jouet de tout le monde, elle regretta les égards respectueux dont elle avait comblé la femme de chambre, le tabouret qu'elle avait posé sous ses pieds, et fut surtout piquée au vif de s'être laissé passer aussi lestement la main sous le menton. . . . Mais bientôt, cédant à son bon naturel, elle se mit à rire à son tour, embrassa son père, et même le vieux comte d'Argenteuil, et fut à jamais convaincue que c'est en examinant les qualités de l'âme, et non ce qui couvre le corps, qu'on peut se former une juste idée des personnes que le  
hasard

hasard nous présente; et qu'une politesse de trop, ne pouvant jamais nuire comme une politesse de moins, c'était, calcul fait, tout profit, que d'être affable pour tout le monde

---

### LE BOUQUET DE CERISES.

---

Le premier jour du mois de mai, madame de Clinville, veuve d'un notaire de Paris, conduisait sa fille, âgée de près de quatorze ans, au beau jardin des Tuileries, pour y respirer l'air du printemps et le doux parfum des fleurs. En passant sous les galeries du Palais-Royal, la jeune personne aperçut, à l'une des boutiques de comestibles, où l'on réunit tout ce qu'il y a de plus rare et de plus précocé, un bouquet de cerises arrangées avec tant de goût, et si adroitement enlacées avec un feuillage frais et touffu, qu'elle ne put s'empêcher de témoigner à sa mère le vif désir d'avoir